

I

La rue, saturée d'humidité, séchait peu à peu sous le rayonnement oblique d'un soleil brûlant, entre deux nuages lourds de pluie, tandis qu'un souffle de vent humide passait et repassait, s'efforçant d'entraîner, au-delà de la ville, les vapeurs grises qui attendaient la brise du nord pour se dissoudre ou s'enfuir au midi. Peu à peu cette brise s'éleva et dégagea en un instant tout un coin du ciel qui devint soudainement d'un bleu profond; puis elle fit volte-face, et ramena sur le même point toute une masse livide, dérobant encore le soleil. La rue s'obscurcit jusqu'au moment où, de nouveau éclairée, elle refléta dans ses flaques d'eau une large bande de firmament serein, s'étendant d'une teinte uniforme vers les horizons de la mer, pour s'y unir et s'y confondre.

Maintenant, des passants affairés, retardés par l'orage, sortaient des maisons, allaient et se croisaient, évitant, dans leur allure rapide, les pierres mouillées du dallage irrégulier. Les portes des magasins s'ouvraient avec un bruit sec de sonnettes; du fond des arrière-boutiques un murmure de voix sortait, monotone et continu. Dans cette partie élevée de la rue, des rires commençaient à sourdre; les filles de comptoir venaient respirer l'air frais du matin. Leurs jupes, à fond clair, balayaient les trottoirs noirs de boue, et l'eau de pluie, accumulée dans les gouttières circulaires des toits, trouait de taches grises la blancheur de leurs camisoles, à peine attachées sur la gorge, et mouillaient leurs coiffures à chignon bas. — Tandis qu'elles parlaient entre elles, très vite et très haut, avec des inflexions de

voix chantantes et sonores, leurs rires — dominant les cris aigres des marchands et le grincement bruyant des petites voitures de légumes ou de lait de brebis — montaient et s'arrêtaient avec une netteté extrême aux dernières croisées des hautes maisons noires, dont les balcons de fer, encombrés de giroflées jaunes et d'œillets pourpres, laissaient pendre des tiges capricieuses, qui, courant le long des gouttières, enlaçaient de leurs pousses nouvelles les corniches saillantes des étages inférieurs.

Mais dans la partie tout à fait basse de la rue, qui donnait accès dans la ville neuve, il y avait moins de laisser-aller, et toute conversation se noyait dans le bruit plus persistant et régulier des lieux fréquentés. Les bâtisses étaient moins ornées, et quelques-unes avaient un trottoir de la longueur de leur façade. On arrivait ainsi à la petite place de l'Église, plantée d'arbres grêles de distance en distance, et sur le bord de laquelle le trottoir se poursuivait jusqu'à la grande route Nationale qui était le centre de la ville <sup>1</sup>, et où les habitations, tout à fait neuves cette fois, s'élevaient de leur coupe régulière dans un alignement parfait. Parallèlement à cette route fréquentée, et bien autrement opulent dans sa splendeur de dernier venu, le boulevard étendait sa voie spacieuse, garnie des deux côtés de palmiers verts et d'eucalyptus au feuillage pâle. Les élégants jardins des villas d'hiver mettaient sur le bleu foncé du ciel une tache vive de grenadiers et de lauriers-roses en pleine floraison. À gauche, le Casino tout blanc et neuf faisait une tache plus froide. Puis une petite montée ramenait à la place de la Rade, et, par un léger détour, à la rue étroite de l'ancien quartier. Au haut de celui-ci, une vieille église presque abandonnée, une tour en ruines; puis, toute régularité et toute symétrie s'interrompaient, la rue devenait chemin, et les bâtisses se distançaient dans la montée

1. Il s'agit de la route Toulon-Fréjus qui sépare la vieille ville d'Hyères, au nord, de la ville neuve, au sud. Bien que la localisation soit extrêmement précise, le nom d'Hyères n'est jamais cité, pas plus que ne le sera celui de Luchon dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*, ce qui permet sans doute au romancier de s'affranchir d'un respect trop tatillon de la topographie : il tient à préserver sa liberté. Hyères, cité des palmiers et ville la plus ensoleillée de France, était alors une station d'hiver cosmopolite, essentiellement fréquentée par le beau monde.

caillouteuse, où l'eau de pluie s'était tracé un lit dans ses descentes.

Quelques pans de mur, formant clôture à des jardins en terrasse, quelques terrains incultes, coupés d'oliviers, faisaient une éclaircie sur les fenêtres d'une maison qui terminait la rue de son angle. D'une teinte uniforme, avec des lézardes dans sa partie supérieure et des taches d'humidité au ras du sol, celle-ci s'élevait un peu au-dessus du niveau des autres habitations. Des mansardes, la vue pouvait plonger sur la vaste étendue des terrains plats, plantés d'orangers, qui faisaient une ligne sèche de perspective jusqu'à la mer, et de la mer aux îles de la côte, terminant ainsi tout un côté de l'horizon. Mais aux étages inférieurs, le regard s'arrêtait, borné par l'église et par les cheminées des toits, et c'était une vue toute mélancolique que celle du chemin montant de la ville bruyante, qui, s'enfuyant à gauche et devenant tout à coup désert, allait d'une pente forte jusqu'à mi-coteau. Là il n'y avait plus que des degrés de pierre, taillés dans la roche même; puis la route s'interrompait pour reprendre un peu plus haut, courir cette fois en lacet étroit sur la crête de la colline, et disparaître sous les masses d'oliviers qui en garnissent le revers.

À cette heure de la journée, tandis que le soleil séchait rapidement l'eau de pluie, cette maison un peu solitaire était réveillée par le bruit des voix que la sonorité de la rue étroite renvoyait distinctement jusqu'aux fenêtres, qu'aucune plante trop vivace n'encombraient. Un seul pot de basilic, un peu desséché, une giroflée sauvage soigneusement transplantée, et c'était tout.

Mais maintenant une tête jeune se montrait, écartant de la main les persiennes et interrogeant l'horizon. Une tête petite et fine, avec des yeux noirs calmes et largement ouverts, une trace de fatigue aux paupières très bistrées, un front bas, envahi par des mèches de cheveux bruns, un teint chaud, et une belle bouche d'enfant, sérieuse et réfléchie, aux coins de laquelle se retrouvaient les signes de lassitude des paupières. Les cheveux étaient simplement relevés, et comme à la hâte; un fichu mal attaché entourait le cou blanc; la robe noire poussiéreuse n'avait pas de manchettes.

— L'orage est passé, Maximin, voici une fraîcheur qui va emporter tous les nuages. Tu auras une meilleure journée. Veux-tu que je roule ton lit vers la fenêtre?

C'était une voix un peu basse, au timbre sonore et musical qui résonna dans la tristesse de cette chambre de malade, puis une voix traînante et pleureuse reprit :

— Non, laisse-moi, tout me fatigue!

Un silence se fit. Les yeux lassés continuèrent pendant quelques instants encore à fixer l'horizon; ensuite la fenêtre fut refermée, les petits rideaux blancs retombèrent sur les vitres. Les murmures de la rue, à mesure que la chaleur devenait plus forte, ne faisaient plus qu'un bourdonnement autour de la maison silencieuse. Le bruit lointain de la ville et quelques cris d'hirondelle mêlaient confusément leurs sons divers sous la torpeur de cette heure brûlante. Peu à peu toute voix s'éteignit. Aux fenêtres des premiers étages des mains pressées tirèrent les stores, tandis qu'à l'horizon la mer, baignée de clarté, laissait miroiter ses ondes sous un perpétuel scintillement de soleil. Et dans la solitude du chemin désert ce ne fut plus bientôt qu'un chant persistant de cigales, bruissant dans les prés couverts sous l'ombre des oliviers; puis le timbre fêlé de la vieille horloge, sonnant ses quarts avec lenteur, pendant que la petite aiguille de son cadran s'arrêtait sur midi <sup>1</sup>.

1. Ce premier chapitre, qui pose le décor, est remarquable par son impressionnisme descriptif et par sa technique pré-cinématographique du travelling.